



I

N'entend-on pas sans cesse dire en ce monde « Un tel est grand - un tel est petit » ? Ce ne sont pas que des mots. La conscience des inégalités des hommes entre eux est un des facteurs principaux de l'action parmi l'humanité. Au riche et puissant, tous offriront toute la crème de ce monde. On lui tressera des colliers de louanges faits des mots les plus précieux, à grand renfort de tous les trésors du langage. N'est-il pas riche et puissant ? On s'évertuera à ôter soigneusement de son chemin la moindre épine à peine visible. De crainte qu'elle n'aille piquer son auguste pied. On ira se planter en plein soleil, délaissant les doux ombrages le long des chemins de la vie : le puissant arrive ! On joindra ses efforts pour lui confectionner un lit de fleurs, réunissant toutes les délices de ce monde. Toi - toi qui n'es ni riche ni puissant - écarte-toi ! Nul bien n'est pour toi sur cette terre ! Ton seul dû est ce bâton aux coups cuisants que tu vois s'agiter non loin de toi - et que ton échine ne manquera pas de connaître de près, au grand divertissement du puissant.

Mais d'où vient cette distinction entre grands et petits ? Pourquoi Ram est-il puissant et Jodu² manant ? Les mauvais esprits ont leur explication. Jodu ne sait pas voler, ni spolier, il est incapable de ruse pour accaparer le bien d'autrui, voilà pourquoi il est pauvre et petit. Ram a amassé une fortune en volant, spoliant et accaparant, le voici riche et puissant. A moins que Ram ne soit lui-même qu'un fort brave homme, mais que son arrière grand-père ait fait preuve de la plus grande habileté dans le vol et la spoliation. Il se peut qu'il se soit enrichi en détournant à son profit tous les biens de son maître. Ram est peut-être l'arrière petit-fils d'un tricheur au jeu... Quoi qu'il en soit, le voici riche et puissant. Le grand-père de Jodu a nourri les siens au prix de son labeur - Jodu ne peut être que pauvre et petit ! Il se peut encore que Ram soit devenu riche en épousant la fille d'un filou. Voilà qui vaut à son talent toutes les fleurs divines !

Autre hypothèse : Ram a reçu les faveurs de quelque grand personnage, à force de courbettes, d'humiliations, voire à force d'endurer des coups de pied sur sa personne, ou grâce à d'autres exploits encore plus admirables. Ram s'est fait laquais - et s'est enrichi à force de servitude. Je ne pense pas seulement aux Bengalis. Le caractère du porteur de livrée est le même dans tous les pays - ver de terre devant son maître, avatar divin devant tout autre ! Qui que tu sois, salue bien bas cette incarnation divine ! Et qu'importe s'il n'a pas le moindre

sens moral, si le mal l'attire irrésistiblement ! Les regards de son maître font de lui l'égal d'un dieu. Oublie qu'il est stupide et ignorant, oublie que tu es toi-même savant ! Il est riche et puissant, jette-toi à ses pieds !

Il existe une autre sorte de nanti. Gopal Thakur va mendier partout quatre sous, prétextant de couler sous le poids de ses filles à marier. Lui aussi est puissant. Parce que Gopal Thakur est de caste brahmanique. Toi le *shudra*, fusses-tu riche et puissant, tu dois te prosterner devant lui, prendre la poussière de ses pieds ! C'est l'heure du déjeuner, veille à ce que ton brahmane ne reparte pas fâché ! Régale-le des meilleurs plats, satisfais tous ses désirs ! Gopal a beau être pauvre, stupide, méchant, pécheur invétéré, il n'en est pas moins riche à sa manière.

Cela prouve que le monde est plein d'inégalités. Tout est cause d'inégalité. Ram n'est pas né ici, il est né là-bas. C'est là un motif d'inégalité. Ram est né d'une telle et non de telle autre, c'est là un autre motif du même effet. Je suis plus beau parleur que toi, ou plus fort, ou plus habile à profiter - ce sont là quelques facteurs d'inégalités sociales. Le monde est ainsi rempli de ces inégalités de toutes sortes.

Il est normal qu'il y ait des inégalités en ce monde. La nature elle-même nous a donné le jour en instaurant de nombreuses règles d'inégalité. J'ai un squelette beaucoup plus solide que le tien, des bras beaucoup plus forts : étant capable de te coucher à terre d'un seul coup de poing, je suis plus puissant que toi. Saudamini surpasse Kumudini en beauté ; cela vaut à Saudamini d'avoir épousé un grand propriétaire, tandis que Kumudini doit travailler aux champs. Jodu a un cerveau supérieur à celui de Ram. Tous les respects vont à Jodu, à Ram tous les dédains.

L'inégalité est la règle en ce monde. On constate des inégalités dans tous les éléments qui le composent. Il y a entre les hommes des inégalités naturelles. C'est-à-dire des inégalités instaurées par des règles de la nature. Mais il y a aussi des inégalités non naturelles. Comme l'inégalité entre brahmane et *shudra*. Ainsi enseigne-t-on que le meurtre d'un brahmane est un crime très grave, le meurtre d'un *shudra* péché léger. Cela ne vient pas d'une règle naturelle. Pourquoi est-il prohibé de tuer un brahmane, toléré de tuer un *shudra* ? Pourquoi le *shudra* ne saurait-il être que donateur, et le brahmane donataire ? Pourquoi n'est-il pas de règle que le donateur soit simplement celui qui a la capacité de donner et le donataire la personne dans le besoin ?

Il existe une autre inégalité sans fondement naturel : celle qui distingue les natifs des Européens. Mais je ne peux m'avancer plus à discuter de cette question³.

L'inégalité de l'argent est la plus sérieuse de toutes. A cause d'elle, il existe quelques personnes qui ne trouvent pas comment dépenser leurs revenus, tandis que des millions souffrent des pires maladies faute de manger à leur faim.

L'excès d'inégalité sans fondement naturel est la cause principale d'obstacle au progrès ou de décadence de la société. Les malheurs endurés par l'Inde depuis si longtemps ont pour cause essentielle l'excès des inégalités non naturelles.

Non que l'Inde ait vu plus qu'ailleurs se développer les inégalités. Dans ce monde pétri d'inégalité, tous les pays sont pris dans les rets de cette calamité. Dans les sociétés progressistes, les réformateurs sociaux ont rivalisé d'efforts pour parvenir à réduire les inégalités. Tous les états qui ont connu cette situation ont bénéficié d'une grande prospérité. Rome en est le plus illustre exemple. L'inégalité originelle de Rome - la distinction entre la communauté des patriciens et celle des plébéiens - s'est dissoute dans une sorte d'égalité sociale. L'inégalité qui a sévi postérieurement dans cet Etat - celle entre les citoyens et les non-citoyens - a aussi été atténuée grâce à l'habileté politique extraordinaire de ses gouvernants. C'est ce qui a fait de Rome la maîtresse du monde.

La situation a évolué différemment ailleurs. L'éradication de l'esclavage en Amérique a provoqué il y a quelques années une redoutable guerre civile. Comme on ampute pour soigner une vilaine blessure de guerre, il a fallu faire le bien social en recourant à un mal social. De grands médecins de ce type ont été Danton et Robespierre. L'instauration de l'égalité sociale à la place de l'inégalité fut le but des première et deuxième révolutions françaises.

Mais une médecine aussi extrême n'est pas requise partout. Dans la plupart des pays, l'égalité est établie avec les honneurs sur les conseils d'esprits avisés. La force des mots est plus grande que celle des armes. L'éducation donne plus de fruits que la guerre. Le christianisme et le bouddhisme se répandent par la parole - contrairement à l'islam qui se propage avec les armes. Pourtant les musulmans sont moins nombreux que les bouddhistes ou les chrétiens.

Il s'est produit trois fois en ce monde un événement exceptionnel. A de grands intervalles de temps, dans trois pays différents, trois personnalités hors du commun ont vu le jour pour répandre sur terre un grand enseignement bienfaiteur. La substance de cet enseignement est : « Tous les hommes sont égaux ». En répandant sur terre cette sainte et céleste formule, ils ont semé les graines de la civilisation et du progrès. A chaque fois que l'espèce humaine s'est trouvée sous l'emprise du malheur, incapable de quitter le chemin de la décadence, un de ces grands esprits est venu répéter aux hommes cette grande parole : « Vous êtes tous égaux - traitez-vous de manière égale les uns les autres ». Alors le malheur s'est changé en bien, le déclin en progrès.

Le premier de ces grands esprits fut le Bouddha, le plus illustre descendant des Shakya. Alors que l'Inde souffrait des inégalités engendrées par la religion védique, il a pris naissance pour la libérer de ses maux. De toutes les inégalités sociales qui ont existé au monde, il n'en est pas de plus graves que les inégalités de *varna*⁴ qui ont frappé la société de l'Inde ancienne. Un brahmane, même le plus abominable des criminels, ne pouvait être mis à mort, à la différence des membres des autres *varna*, tous passibles de la peine de mort. Un brahmane pouvait faire à autrui tout le mal possible, en restant à l'abri de tout châtement en retour. Il fallait se rouler dans la poussière foulée par un brahmane et s'en couvrir la tête, mais un *shudra* restait intouchable. L'eau touchée par un *shudra* était même inutilisable. Les *shudra* n'avaient droit à aucun bonheur, seule la servitude leur était réservée. Au meilleur de la vie - la connaissance - le *shudra* ne pouvait prétendre. Il était cantonné à la servitude par les *Traités*, sans

même avoir le droit de voir de ses yeux ce qu'étaient ces livres. Même sa vie après la mort était entre les mains des brahmanes. Seulement s'il suivait ce que disaient les brahmanes, il pouvait espérer un salut au-delà du trépas. Des dons aux brahmanes assuraient le salut après la mort, mais les brahmanes étaient déçus de leur classe s'ils acceptaient des dons de *shudra*. Servir les brahmanes garantissait le salut au *shudra*. Pourtant *shudra* et brahmane sont des êtres humains, l'un et l'autre. Même l'inégalité entre le serf et son seigneur qui existait dans l'Europe ancienne n'était point si terrible. Encore aujourd'hui les habitants de l'Inde disent, pour donner un exemple d'inégalité très frappante : « Aussi différents que brahmane et *shudra* ».

Cette inégalité extrême des *varna* fut cause de la décadence de l'Inde. A la racine de tout progrès réside un progrès de la conscience. On ne peut citer aucun bonheur terrestre différent de l'assouvissement animal des sens qui n'ait pour origine un progrès de la conscience. L'inégalité des *varna* devint un obstacle au progrès de la conscience. Les *shudra* étaient interdits de tout débat intellectuel, seuls les brahmanes y avaient droit. Or la plupart des habitants de l'Inde n'appartiennent pas à la classe des brahmanes. C'est ainsi que la grande majorité des gens s'est trouvée cantonnée dans l'ignorance. Imaginons où en serait la civilisation de l'Angleterre s'il y avait existé une règle interdisant l'accès à la connaissance à toute personne n'appartenant pas à quelques familles telles que les Russell, les Cavendish et les Stanley ! Où seraient tant de poètes, de philosophes, de savants, où seraient les Watt, les Stevenson, les Arkwright ? C'est le sort qui a frappé l'Inde. Mais ce n'est pas tout. Le monopole absolu de la connaissance qu'exercèrent les brahmanes devint contreproductif par la faute de l'inégalité des *varna*. Supérieurs à toutes les autres classes de la société, les brahmanes utilisèrent la connaissance comme instrument du maintien de leur suprématie. Ils ont réfléchi à la meilleure manière d'employer la connaissance à conforter leur domination, à la renforcer, afin que les autres classes s'abaissent encore mieux devant eux et vouent leur existence à se prosterner à leurs pieds. Ils ont pour cela multiplié les rites, les formules sacrées, les dons, les honoraires, les procédures expiatoires ; pour accroître les exploits des diverses divinités, ils ont imaginé de fausses histoires rédigées dans la langue des Aryens⁵, qu'ils ont rendue plus suave que les tintements des anneaux de chevilles à clochettes des *apsara*⁶ pour mieux empêtrer dans l'ignorance les habitants du pays⁷. A quoi bon la philosophie, la science, la littérature ? Surtout qu'on ne s'en mêle pas ! Mieux vaut allonger tel *brahmana*, diffuser une nouvelle *upanishad* ! Empiler textes sacrés sur textes sacrés à n'en plus finir, et les commentaires sur les commentaires des commentaires... ensevelir l'Inde sous les Vedas⁸. La connaissance ? - que le mot même disparaisse de l'Inde !

Le peuple fut abattu, désemparé, apeuré. Selon les brahmanes, tout acte entraînait un péché, qu'il fallait expier durement. Les classes non brahmaniques ne pouvant se libérer du péché et la félicité dans l'autre monde leur étant inaccessible, que pouvaient-elles faire ? Qui les soustrairait aux maux infligés par les lois brahmaniques ? Qui les protégerait des brahmanes, obstacles à tout bonheur ? Qui redonnerait vie aux habitants de l'Inde ?

C'est alors que se leva dans le ciel de l'Inde le grand lion des Shakya, découvrant son impérissable grandeur. Sa voix résonna dans tous les horizons : « Je vous délivrerai. Je vous donne la formule de votre délivrance, que vous devrez appliquer. Vous êtes tous égaux. Brahmanes et *shudra* sont égaux. Tous les hommes sont égaux entre eux. Tous sont pécheurs, tous peuvent faire leur salut en se comportant honnêtement. L'inégalité des *varna* est un mensonge. Les rites sont mensonges. Les Vedas, les sutras sont mensonges, le bonheur d'ici-bas est mensonge, dire qu'il y a des rois et des sujets est mensonge. Seul le *dharma* est la vérité. Renonçant au mensonge, suivez-tous la voie du *dharma* qui est l'unique vérité⁹. »

A l'écoute de ce grand mantra, l'Inde mise à mal par les inégalités fut ébranlée, depuis les Himalaya jusqu'à l'océan. Le bouddhisme se répandit dans l'Inde - et les inégalités de *varna* reculèrent. Le bouddhisme fut pratiqué en Inde pendant un millénaire. Ceux qui ont une bonne connaissance de l'antiquité savent que ce millénaire fut un véritable âge d'or en Inde¹⁰. Tous les empereurs qui ont régné sur une Inde unifiée de l'Himalaya à la Godavari - Ashoka, Chandragupta, Shiladitya... etc. - sont apparus en ce temps-là, où, de Takshasila à Tamralipti, l'Inde comptait des milliers de cités opulentes à la population nombreuse. A l'époque, on chantait la splendeur de l'Inde à l'ouest, à Rome, comme à l'est, en Chine. Les souverains de ces pays se liaient par des traités d'amitié avec les empereurs indiens. Les précheurs bouddhistes de l'Inde initiaient la moitié de l'Asie au *dharma* indien. Il ne manque pas de preuves que les sciences et les arts ont connu alors dans l'Inde un développement particulier. L'épanouissement du bouddhisme est aussi à mettre en relation avec l'essor remarquable de la philosophie à l'époque. Même s'il est difficile de donner une chronologie précise des événements majeurs dans les domaines scientifique et littéraire, on peut établir un lien entre ceux-ci et la révolution religieuse mise en mouvement par le Bouddha.

Le deuxième avatar de l'égalité fut Jésus-Christ. Au début de la diffusion du christianisme, l'Europe et l'Asie occidentale étaient sous la domination de Rome. L'âge d'or de la puissance romaine allait amorcer son déclin. Rome n'enfantait plus de héros guerriers fins stratèges, elle n'abritait plus que des « babus » soumis à leurs sens et abandonnés à la jouissance de leurs richesses illimitées. Ceux qui jadis avaient trouvé leur seul plaisir sur les champs de bataille n'en prenaient plus qu'aux orgies, aux unions ancillaires et aux combats artificiels des jeux du cirque. Le patriotisme qui avait rendu célèbre le nom de Rome partout dans le monde avait bien disparu. Était oubliée l'égalité sociale qui nous fait admirer Rome et qui avait fait d'elle la maîtresse du monde. Nous avons déjà parlé de Rome. Nous parlons maintenant de l'Empire romain. Cet empire avait été gagné par la terrible maladie que constitue l'inégalité issue de l'esclavage. Certains Romains avaient des milliers d'esclaves. Les esclaves exécutaient toutes les tâches que leurs maîtres ne pouvaient accomplir. Les esclaves labouraient, travaillaient comme domestiques, comme artisans... etc. Ils étaient achetés et vendus comme du bétail. Leurs maîtres avaient les mêmes droits sur eux que sur leur bétail. Ils pouvaient les frapper, les mutiler, même les tuer en toute impunité. Sur ordre, l'esclave devait descendre dans l'arène pour mourir au combat contre des fauves - au plus grand divertissement de ses

maîtres. Les habitants de l'Empire romain étaient divisés en deux groupes : les maîtres et les esclaves. Les uns ne vivaient que dans les plaisirs et les autres étaient voués aux pires souffrances.

Cette inégalité n'était pas la seule difficulté. L'empereur était un tyran. Il n'y avait nulle limite à son pouvoir et à sa puissance. Néron était allé jusqu'à montrer sa joie en jouant de la cithare après avoir mis le feu à la ville. Caligula avait nommé son cheval au poste de consul. On aurait honte à décrire les caprices d'Héliogabale. Toute personne, fût-elle très riche, pouvait être tuée sur la simple volonté de l'empereur - tuée sans raison, sans nécessité, sans jugement. Mais l'empereur était lui-même dépendant de sa garde prétorienne, qui intervenait à sa guise dans le choix du souverain - capable d'assassiner demain celui qu'elle avait choisi hier, pour en mettre un autre à sa place. Ces gardes prétoriens vendaient l'Empire romain au plus offrant, comme une vulgaire marchandise. Ils faisaient de Rome ce qu'ils voulaient. Dans chaque province, les gouverneurs se comportaient eux-mêmes en tyrans. Chacun s'adonnait à la tyrannie dès qu'il en avait l'occasion. Or la tyrannie aggrave toujours les inégalités.

C'est dans cette situation que le christianisme se répandit dans l'Empire romain. Le saint message du Christ commença à toucher le peuple au plus profond. Il avait proclamé que tous les hommes sont frères. Que tous les hommes sont égaux devant le Seigneur. Il avait même enseigné que les affligés, les malheureux, les faibles, sont plus chers à Dieu. Ce grand message porta atteinte à l'orgueil des grands, à l'orgueil du maître - en donnant au mendiant infirme plus d'importance qu'à l'empereur. Jésus avait enseigné que son royaume n'est pas ici-bas, que les bonheurs de ce monde ne sont pas le bonheur, que la supériorité sur la terre n'est pas la supériorité. Deux fois en ce monde, le même message a été délivré - la substance de toute morale - parfaitement indépassable. La première fois, ce fut par un brahmane descendant des Aryens, sur la rive du Gange : « Le véritable savant est celui qui se voit lui-même dans tous les êtres ». La deuxième fois, ce fut par le juif Jésus au sommet de la montagne, à Jérusalem : « Traite autrui comme tu souhaiterais être traité par autrui. » Je doute que plus grand message ait jamais été prononcé sur cette terre.

Toutes ces vérités furent bientôt acceptées comme des enseignements divins et les chaînes qui entravaient les esclaves commencèrent de se défaire. Les jouisseurs renoncèrent aux jouissances. Cette situation nouvelle permit que Rome et les Barbares se mélangent pour former des nations puissantes, développées, invincibles à la guerre. Ce furent les ancêtres des Européens modernes. Il n'y a jamais eu sur terre de progrès matériel comparable à celui de la civilisation européenne et les hommes qui nous ont précédés n'ont jamais espéré que ce fût possible. Je ne prétends pas que ce progrès soit entièrement imputable à la religion chrétienne. Il a beaucoup d'autres raisons, mais la morale chrétienne y est certainement pour beaucoup, de même que la littérature et la philosophie grecques. Il n'est pas vrai non plus que le christianisme n'ait produit que de bons effets. Il en est résulté le mal comme le bien. Bien que le christianisme fût par essence égalitaire, il a engendré plus tard une grave inégalité. Le pouvoir des prêtres s'accrut en effet à l'extrême. Cela créa

de cruelles inégalités dans plusieurs états européens comme l'Espagne et la France. La France en particulier vit se développer des inégalités si graves entre le clergé et l'aristocratie d'une part et d'autre part le peuple qu'il en résulta l'éclatement de la Révolution française. Cet océan en plein barattage avait son « baratteur » - ce fut lui qui prêcha pour la troisième fois l'égalitarisme. Ce troisième avatar de l'égalité est Rousseau.

II

On ne décrira pas la situation du royaume de France au dix-huitième siècle, faute de place dans ce modeste essai, et considérant que cela n'est de toute façon pas nécessaire. En effet de nombreux auteurs universellement célèbres, pleins d'éloquence, fins connaisseurs de l'histoire, analystes subtils, ont abondamment décrit cette situation et chacun peut aisément lire ces ouvrages. Il nous suffira de rappeler ici un ou deux éléments.

Carlyle a écrit avec ironie : « N'était plus en vigueur la loi qui autorisait un propriétaire terrien à tuer deux serviteurs, au retour de la chasse, pour se laver les pieds dans leur sang ». N'était plus en vigueur ! Cela signifie qu'elle l'était autrefois ! « Depuis cinquante ans, plus aucun Charloy ne tire sur ses architectes pour se délecter du spectacle de leur chute du toit ». Siraj-ud-Daula régnait sur un pays ; Charloy n'était qu'un sujet du roi, mais il appartenait à la noblesse.

Ces remarques ironiques permettent de comprendre quelles inégalités inimaginables avaient cours chez les Français à l'époque. Louis XV était un roi égoïste, adonné aux plaisirs, esclave des jouissances les plus vaines, extraordinairement dépensier. Il avait besoin d'un budget énorme simplement pour satisfaire aux caprices de ses maîtresses. Madame de Pompadour et Madame du Barry ont joui d'un pouvoir que la reine en titre, l'épouse légitime, n'a jamais eu l'heur de posséder. Madame du Barry avait un serviteur cafre, en tous points semblable à un singe, qui finit par détenir un pouvoir extraordinaire dans les affaires de l'Etat - ordre de Madame ! On n'hésiterait pas à comparer le palais de Louis XV avec la cité divine de Pandaviya, à Indraprastha, au ciel d'Indra¹¹. Mais à quoi comparer les fêtes somptueuses qui avaient lieu dans ces temples des réjouissances ? L'argent coulait à flots - alors que le trésor royal était vide. Le trésor était vide, et les cris de famine des sujets du royaume s'élevaient jusqu'au ciel. Le trésor était vide - les sujets criaient famine - mais on célébrait avec faste le couronnement royal, les fêtes somptueuses se succédaient dans les parcs. D'où provenaient les subsides pour toutes ces dépenses ? Du détournement des moyens de subsistance du peuple harcelé par la faim. C'est en écrasant toujours plus les écrasés, en exploitant toujours plus les exploités, en affligeant toujours plus les affligés, que la scandaleuse Du Barry put orner sa perruque des plus fins bijoux. Et les grands du royaume ? Ils ne versaient pas un sou au trésor royal - ils se laissaient juste entretenir à la cour. Le château du roi était immense, sans fin, démesuré - c'était à qui recevrait le plus, prendrait le plus du produit de l'exploitation des écrasés. Mais pas question que ces nobles entretenus à la cour donnent un sou au trésor royal. Les riches étaient exemptés d'impôts, le clergé pareillement, la noblesse aussi - seuls les paysans pauvres et opprimés payaient l'impôt. La situation était aggravée par

les persécutions exercées par les percepteurs de l'impôt. Michelet écrit : « La perception de l'impôt était une sorte de guerre systématique. Elle livrait le territoire aux exactions de deux cent mille vauriens. Cette nuée de sauterelles dévorait tout, détruisait tout sur son passage. Lorsqu'il fallut prendre toujours plus aux sujets déjà pressurés à l'extrême par ce système, il fallut recourir aux pires cruautés au nom de l'Etat, aux châtiments les plus effroyables, comme les galères, le gibet, la torture... etc. » La levée des impôts était affermée. Les fermiers généraux avaient même le droit de collecter les impôts à la force des armes. Ils allaient donc jusqu'au meurtre pour parvenir à leurs fins. D'un côté les fêtes dans les jardins, les parties de chasse, les opéras et les ballets, les amours adultères, le badinage permanent, les plaisirs incessants, l'absence de tout souci - de l'autre la pauvreté, la famine, la souffrance, la condamnation d'innocents aux galères, au gibet, les meurtres. Telles étaient les injustices qui avaient cours en France sous le règne de Louis XV. Elles étaient dues à des méthodes de gouvernement exécrables et perverses.

Bouddha et Jésus-Christ avaient en leur temps prêché dans le monde leur sainte vérité. Il est donc légitime que les hommes les vénèrent comme des dieux. Rousseau n'est pas à mettre dans la même catégorie. Il n'a pas répandu sur terre de pure et sainte vérité. Mêlant le maléfaisant mensonge à la resplendissante et bienfaisante vérité morale, et donnant à ce mélange un pouvoir de fascination sur ses compatriotes, grâce à la magie extraordinaire de son langage, il l'a instillé dans le cœur des Français. Avant tout, son propos est adapté à son temps, Rousseau y manifeste un réel pouvoir magique, par la force de ses mots, au point que même les conceptions erronées qu'il a pu exprimer, sous les apparences de la vérité, ont emporté l'adhésion des Français, qui en ont fait le mot d'ordre unique de leur vie. Tous les Français sont devenus ses disciples d'esprit. Et cet enseignement qu'ils ont reçu de lui les a conduits à accomplir la Révolution française.

Le message principal de Rousseau est aussi que l'égalité est la règle naturelle. A l'état de nature, tous les êtres humains sont égaux. C'est la civilisation qui engendre les discriminations, mais Rousseau juge la civilisation comme une grave infortune du genre humain, pour avoir donné naissance à l'inégalité. Certes il admet que l'on observe des inégalités physiques entre les hommes, mais il rejette pareillement la faute de celles-ci sur la civilisation - comme fruits de la luxure et de l'inclination au mal, ainsi que des erreurs de jugement générées par la civilisation. A l'état sauvage, chaque être humain doit faire des efforts physiques égaux ; pour cette raison, chacun est nourri à part égale ; un corps sain produit un esprit sain. Quand les hommes vivaient dans la forêt, errant à la poursuite du gibier, dormant au pied des arbres, leurs langues étaient rudimentaires, ils ignoraient l'éloquence. Ils ignoraient tout de l'espoir déçu, du désir inaccompli, de la convoitise inassouvie ; ils ne savaient pas qu'on pût aimer un tel et ne pas aimer tel autre ; ils n'avaient aucune notion de la propriété ; ils ignoraient qu'une femme pût leur appartenir. Rousseau, considérant cet état comme le bonheur paradisiaque, en appelle au genre humain : « Regardez ce tableau extraordinaire ! Comparez avec lui notre état actuel de civilisation, empli de malheur et de péché ! ».

Tout homme naît égal à ses semblables humains - égal physiquement et égal en droit d'accès aux richesses. Le mendiant a sur la terre les mêmes droits naturels que le roi. La terre appartient à tous - elle n'est en propre à personne. C'est lorsque les forts commencèrent à priver les faibles de leurs droits que la société fut instituée. On appelle loi l'institutionnalisation permanente de ce détournement.

L'individu qui a le premier marqué un terrain en disant « ceci est à moi » est devenu un maître. Si quelqu'un l'avait alors écarté en s'écriant : « Cet homme vous trompe, ne l'écoutez pas, la terre n'appartient à personne ; les grains qu'elle donne sont à tous », il aurait rendu un infini bienfait au genre humain.

Ces propos de Rousseau sont tout à fait effrayants. Voltaire avait commenté : « C'est la philosophie d'un méchant ». Fidèle à ces idées, Proudhon, fervent disciple de Rousseau, a déclaré : « La propriété c'est le vol ».

Dans son ouvrage mondialement célèbre intitulé *Le Contrat social*, Rousseau a cependant quelque peu modifié sa pensée. Il avait renoncé à chanter sur le même mode les défauts de la civilisation. Alors que, dans l'état de nature, écrit-il, le devoir est déterminé par la connaissance innée, dans l'état de civilisation, à l'opposé, domine le sentiment de justice. Concernant la propriété, il reconnaît le droit du premier occupant. Mais seulement dans certains cas : premièrement, si le terrain n'était occupé par personne jusqu'alors ; deuxièmement, si l'occupant l'occupe seulement dans le but de nourrir et entretenir les siens, sans en tirer autre profit ; troisièmement, si, ne se contentant pas d'une possession purement nominale, il l'occupe en le labourant et le cultivant, alors l'occupant peut revendiquer la propriété d'un terrain.

Le but fondamental du *Contrat social* est de fonder une société reposant sur l'accord entre eux des composants de la société. A l'instar de tous les négociants qui s'unissent par des obligations réciproques pour créer une compagnie commerciale qui est leur propriété commune, Rousseau est d'avis qu'une société, un état, un gouvernement, doivent être créés de la même façon par les gens pour leur bien commun. Les conséquences de cet avis sont très importantes. Nous sommes unis par un contrat stipulant qu'un tel cultivera la terre de tel autre, qui subviendra à ses besoins et lui donnera un toit. Le jour où le premier cessera de labourer la terre du deuxième, celui-ci le saisira par le col et le chassera de chez lui, cessera de veiller à sa subsistance. Voilà qui semble équitable. De même, si la relation entre un roi et ses sujets n'est qu'affaire de contrat, les sujets d'un roi tyrannique peuvent lui dire : « Tu as rompu le contrat. Tu es devenu roi par l'engagement de te consacrer au bien de tes sujets ; ton devoir est d'assurer notre bonheur, le nôtre de te payer l'impôt et de respecter tes ordres. Mais, puisque tu n'œuvres plus à notre bien, nous ne sommes plus tenus de te payer l'impôt ni d'obéir à tes ordres. Tu dois quitter le trône. »

La publication du *Contrat social* eut l'effet immédiat de briser le sceptre du roi de France. La conséquence la plus redoutable de cet ouvrage fut la destitution puis la condamnation à mort de Louis XVI. Tous les événements de la Révolution française ont pour origine ce livre, dont les mots eurent alors la valeur qu'ont dans un rite hindou les formules védiques.

La Révolution française vit disparaître le roi, la famille royale, la fonction royale, le nom même de roi ; la noblesse disparut ; la vieille religion chrétienne disparut ; le clergé disparut ; jusqu'aux noms des mois et des jours furent changés - tout fut lavé dans un flot de sang permanent. Certes tout fut restauré plus tard, mais le mal était fait. La France s'était dotée d'un corps nouveau. Une civilisation nouvelle apparut en Europe - le bonheur stable du genre humain fut réalisé. Le discours erroné de Rousseau atteignit une gloire éternelle, car ce discours, tout erroné qu'il fût, était égalitaire - et cette erreur prit corps, étant à moitié vraie.

La Révolution française prit fin, son but était atteint. Mais la graine du grand arbre que Rousseau avait semée en disant que « la terre appartient à tous » commença à porter régulièrement de nouveaux fruits. L'arbre a atteint sa maturité en Europe à ce jour. Ses fruits ont pour nom « communisme », « Internationale ». J'entreprendrai d'en faire ici une brève présentation.

Dans notre pays comme dans les autres, tous les biens relèvent de la propriété privée. Ma maison, ton terrain, son arbre. Non qu'il ne puisse exister d'autres types de propriété. Il peut en effet exister une propriété publique, différente de la propriété privée. Il s'agit de terres appartenant en commun à tous, qui ne sont destinées à personne en particulier, ni même à un groupe de personnes qui en aurait la propriété. Dans ce cas, tout le monde a donc des droits égaux sur ces terres. Par la force de son éloquence à même d'écarter tous les obstacles, Rousseau est parvenu à faire accepter cette idée dans le monde. Progressivement des esprits savants, parmi les plus avisés et clairvoyants, ont commencé sur cette base à prêcher en faveur de la généralisation de ce type de propriété.

Le fouriérisme présente une thèse différente sur la question de la propriété collective. Mais ce n'est pas que la propriété de type privé ne puisse subsister. L'individualité de la propriété et le droit à l'héritage sont acceptés. Les fouriéristes préconisent de former des communautés d'environ deux mille personnes pour produire les richesses. La production sera ainsi organisée en unités séparées. Les membres de ces communautés choisiront eux-mêmes leurs dirigeants. Il subsistera des différences dans la répartition des biens. Premièrement, une certaine partie des richesses produites sera distribuée également entre tous. Même celui qui est incapable de travailler en recevra une part. Quant au reste, il sera divisé selon des proportions strictement réglées entre les plus travailleurs, les détenteurs du capital et les plus experts dans leur activité. En résumé, à chacun selon ses qualités.

Au sujet du droit à l'héritage foncier, il faut absolument mentionner aussi feu l'éminent John Stuart Mill, car il se situe lui aussi dans l'égalitarisme. Mill reconnaît le plein droit à la propriété à celui qui l'a gagnée par son travail. Celui qui l'a gagnée par son propre labeur ou par ses propres talents a le droit d'en jouir tout au long de sa vie et de la transmettre aux personnes de son choix à la fin de sa vie, même s'il s'agit d'une immense fortune. Toutefois, si, à la fin de sa vie, il ne lègue ses biens expressément à personne, nul n'aura le droit de jouir pour soi seul de ses biens, qui sont considérés comme n'appartenant plus à qui que ce soit. Les biens que Ram a gagnés dans sa vie suffisent à entretenir dix mille personnes ; mais, puisque Ram a gagné ces biens par son travail, il a

certes le droit d'en jouir seul, au détriment des neuf mille neuf cent quatre-vingt dix-neuf autres. A la fin de sa vie, il a aussi le droit de les léguer selon son gré à son fils ou à quelqu'un d'autre. Mais s'il meurt sans avoir transmis son bien à quiconque, pourquoi son fils en hériterait-il seul, par l'unique force de la loi ? Un bien appartient à celui qui l'a gagné, non à son fils. Dans les cas où la personne défunte n'a pas désigné d'héritier, en exprimant sa volonté que son fils jouisse de tous ses biens, le fils ne doit pas hériter, c'est le corps social dans son ensemble qui doit hériter à parts égales.

Cependant, il est du devoir d'un père de quitter la vie en laissant à son fils, qu'il a fait naître dans ce monde de souffrances, les moyens d'éviter au mieux celles-ci, de mener une existence heureuse, fruit d'une bonne instruction, loin des affres de la pauvreté. La part des biens de son père permettant d'atteindre ce but doit revenir au fils, même sans don expressément voulu. Celui-ci ne doit cependant pas bénéficier du moindre surplus. Mill est d'avis que les fils légitimes n'aient en aucun cas plus de droits que les fils illégitimes - les uns et les autres n'ayant droit qu'à la part nécessaire à leur survie. Toutefois, tout droit de ce type est limité aux enfants. En l'absence d'enfants, il n'y a aucune légitimité à ce que des parents plus éloignés reçoivent seuls la totalité de l'héritage du défunt. Dans le cas où il y a des enfants, ceux-ci se verront réserver la part des biens laissés qui leur est nécessaire, tandis que le reste doit revenir à la communauté. La totalité des biens de celui qui n'a pas d'enfants reviendra donc à la communauté. Concernant le droit à l'héritage tel qu'il est appliqué dans la réalité, aucun Etat dans le monde ne connaît encore de système véritablement équitable. Les dispositions prévues par nos traités de *dharmā*¹² sont plutôt meilleures que celles du droit britannique ; et celles prévues par la Charia sont encore meilleures que celles du droit hindou. Tous ces systèmes cependant comportent de nombreuses injustices. Pour le moment, tout ce que j'ai résumé ci-dessus est en majeure partie inacceptable, et susceptible de provoquer les moqueries des sots esprits. Mais un jour viendra où ces règles auront cours partout dans le monde.

Rousseau - grand esprit dont on se souviendra jusqu'à la fin des temps - a aussi prêché en faveur de la conséquence ultime des doctrines égalitaires : l'égalité homme femme. Jusqu'à présent, seuls les hommes ont accès à une bonne instruction, à la science, au pouvoir, aux diverses sortes d'activité commerciale - pourquoi les femmes en resteraient-elles privées ? Pour Mill, la gent féminine y a tout autant droit. L'idée que les femmes soient incapables, inaptés, n'est qu'une erreur de tout temps répandue dans le monde. La situation change en Europe, où cette thèse de Mill est largement acceptée. Il se passera encore beaucoup de temps avant que ces idées se répandent dans notre pays.

Il convient de répéter le message essentiel concernant les doctrines de l'égalité. Tous les hommes sont égaux entre eux. Mais ce message ne veut point dire que tous les êtres humains dans toutes les situations soient égaux. Il y a des différences naturelles ; l'un est faible, l'autre fort ; l'un est intelligent et fort, il dirige ; l'autre est dépourvu d'intelligence et de force, il doit obéir. Même Rousseau admet ce fait. Mais l'intention des doctrines de l'égalité est de stigmatiser le caractère illégitime des discriminations autres que les inégalités

sociales engendrées par les seules inégalités naturelles, et de dénoncer leur malfaisance pour le genre humain. Nombre des dispositifs politiques et sociaux qui ont cours sont la cause de ces inégalités non naturelles. Il n'y a pas de vrai progrès de l'humanité tant que ces dispositifs ne sont pas corrigés. Mill a écrit quelque part que toutes les bonnes règles d'aujourd'hui ne sont que les corrections des mauvaises règles d'hier. C'est la vérité. Mais une correction totale de celles-ci ne peut se faire que progressivement dans le temps. Cela dit, il convient que personne ne puisse se considérer comme riche et puissant par le seul fait de sa naissance, ni considérer d'autres comme misérables du seul fait de leur naissance. Naître dans les hautes sphères de la société n'est dû à aucune qualité personnelle ; naître tout en bas n'est le résultat d'aucun vice personnel. Celui-ci a donc exactement les mêmes droits que celui-là au bonheur terrestre. Nul ne doit créer d'obstacle à ce droit au bonheur ; nous devons toujours nous souvenir que le pauvre est notre frère - notre semblable. Celui qui porte des titres de noblesse lui attribuant un pouvoir et une puissance redoutables, du seul fait qu'il en a hérité de son père par l'effet d'une loi injuste, doit se rappeler que le simple paysan du Bengale est son semblable et son frère. La naissance ne dépend pas de vices et de qualités. Le simple paysan n'est sous le coup d'aucun vice. Et il a autant de droit à la propriété qu'en a celui qui jouit seul de l'héritage paternel.

Notes

¹ Bankim Racanabali, vol. II, 1954, Yogeshchandra Bagal (éd.), Calcutta, Sahitya Samsad, p. 381-406. Est donnée ici la traduction des deux premiers chapitres de ce texte paru sous forme de livre en 1879, après une première parution dans la revue *Bangadarshan* quelques années avant (1872-73).

² Ces noms, *Ram* et *Jodu*, sont des noms parmi les plus communs au Bengale et utilisés ici à ce titre, comme on pourrait se servir de *Jean* et *Jacques* en français.

³ Prudemment, Bankim Chatterji, lui-même fonctionnaire de l'administration coloniale britannique, préfère ne pas approfondir le sujet de l'inégalité entre les Indiens et les Européens.

⁴ La société de l'Inde ancienne était divisée, selon l'enseignement des traités décrivant l'idéal de l'organisation sociale brahmanique, en quatre grandes classes ou *varna*, de transmission héréditaire ; dans l'ordre hiérarchique : brahmanes (prêtres, enseignants, gardiens du sacré) ; *kshatriya* (guerriers et responsables du respect de l'ordre brahmanique) ; *vaishya* (commerçants, artisans, agriculteurs) ; *shudra* (serviteurs des trois premiers varna).

⁵ Le sanskrit.

⁶ Sorte de nymphes célestes, qui dansent pour le plaisir des dieux.

⁷ Bankim, bien qu'il mentionne ensuite les *brahmana* et les *upanishad*, sortes d'appendices des textes védiques les plus anciens, semble viser ici tout particulièrement les *Purana*, vastes et nombreux recueils de mythes qui se sont développés aux premier et deuxième millénaires de notre ère, et ont souvent supplanté, dans la pratique religieuse hindoue courante, les Vedas, tout en se réclamant de leur autorité.

⁸ Il faut sans doute prendre ici le terme *Veda* dans le sens de texte religieux en général.

⁹ *Dharma* a un sens différent dans le brahmanisme et dans le bouddhisme. Dans le premier, il s'agit d'un ensemble très complexe de règles et injonctions fixant les devoirs et prérogatives des diverses classes d'hommes composant la société et leurs relations, dans une dimension sacrée, à la fois sociale et cosmique. Dans le bouddhisme, le *dharma* est plus une morale commune à toute l'humanité, fondée sur la conscience que tout est souffrance en ce monde, et sur la nécessité d'échapper à cette souffrance, dans la quête du salut.

¹⁰ Pour les besoins de sa démonstration, Bankim simplifie ici à outrance l'histoire de l'Inde, évidemment plus complexe et nuancée en réalité. S'il est vrai que le monde indien connut un « âge d'or » lors des grands empires d'Ashoka et de ses successeurs, celui-ci se prolongea sous la dynastie des Gupta, plus favorables au brahmanisme qu'au bouddhisme, pendant une bonne partie du premier millénaire de notre ère.

¹¹ Indra : le roi des dieux dans le panthéon védique.

¹² Il s'agit ici de la conception hindoue du *dharma*, et non du *dharma* bouddhique.